

Zeitschrift: Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz

Herausgeber: Schweizer Film

Band: 8 (1943)

Heft: 116

Artikel: "Premières" genevoises 1943 : les projets des salles d'exclusivité

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-732830>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Questions de principe

III.

Le film en couleurs.

La production de films en couleurs, de plus en plus fréquente, pose de nombreux problèmes d'ordre technique, artistique et psychologique. Dans une étude publiée récemment par la «Schweizer Film-Zeitung», M. Veit Harlan, créateur de plusieurs grands films en couleurs, touche à certaines de ces questions. Sans pouvoir souscrire à toutes ses idées et conclusions, nous voudrions donner un résumé de cet intéressant article.

Constatant le progrès continu de la technique du film, le cinéaste allemand souligne le fait heureux que cette avance se poursuit même en temps de guerre. Il se dit partisan sans réserve du film en couleurs, dont l'avènement lui semble être d'une importance égale à celui du film sonore.

«Le film», poursuit-il, «est la forme artistique qui utilise les moyens de la réalité. Sur la scène, l'image et la parole sont stylisées. Le film par contre se déroule dans le monde; des nuages réels, des champs réels, des forêts réelles et des villes réelles sont la scène sur laquelle nous jouons. Et les intérieurs sont adaptés à cette scène.

«Mais celui qui veut représenter la réalité, doit rechercher une perfection. Un jour, nous allons progresser du film en couleurs au film en couleurs et en relief, et nous aurons aussi le son «en relief» dont le développement est déjà bien avancé... bref, nous atteindrons enfin une interprétation qui correspond entièrement à la réalité.

«Il faudrait se garder cependant que dans cette joie de la couleur, on arrive au film bariolé; car le monde n'est point partout bariolé, c'est le privilège des fleurs

ou d'une fête d'enchanter l'œil par leur variété de couleurs. Mais là où tout est bariolé, cette joie des yeux ne se produira pas.

«Dans mon film «Die goldene Stadt» (La ville dorée), des scènes de fêtes paysannes sont riches en couleurs, rappelant ainsi des tableaux de Pieter Breughel; une femme qui se promène à travers la ville de Prague en costume national bleu et brodé, attire les regards de ceux portant leurs vêtements de ville. La couleur devient ainsi un élément de dramaturgie, qui n'est pas à sous-estimer.

«Aujourd'hui encore, il arrive souvent au public qu'une image d'un film en couleurs lui paraît plus colorée qu'elle ne l'est en réalité. Cela provient en grande partie du fait que le spectateur voit l'image ensoleillée dans la salle obscure. Dans ces conditions, la lumière de cette image est naturellement beaucoup plus forte. Je pense qu'un jour, nous n'allons plus entièrement obscurcir les cinémas, de façon que les spectateurs puissent voir la salle. Mais toujours le spectateur verra l'image dans un cadre rigide...

Bien des exemples prouvent que «l'homme voit la nature autrement qu'elle est en réa-

lité, qu'il est sujet à des illusions optiques. Voici un exemple typique: la neige n'est presque jamais réellement blanche, mais reflète toujours les couleurs qui rayonnent sur elle. C'est là un grand problème pour l'opérateur du film en couleurs. Dans sa «Farbenlehre», Goethe a parlé déjà de l'ombre colorée. Et dans sa maison à Weimar, j'ai vu avec étonnement les expériences qui nous démontrent clairement les couleurs de l'ombre, que nous rencontrons partout dans la nature.

«Ce n'est qu'en faisant des études scientifiques que nous nous rendons compte des coloris du monde. Le public, bien entendu, n'est pas disposé à examiner une image d'une façon scientifique, mais veut avoir l'impression qu'il se trouve dans cette nature même que lui représente l'écran. La tâche principale des producteurs de films en couleurs sera d'adoucir la couleur, de la rendre moins criante et de la laisser apparaître dans toute sa variété là seulement, où nous retrouvons cette variété multicolore également dans la vie.

«Je ne voudrais pas affirmer avoir déjà atteint avec mon film la perfection. Mais je pense que nous avons avancé d'un grand pas, et que le procédé Agfa-Color offre toutes les possibilités d'une amélioration et d'une perfection continues. Je crois que nous ne sommes plus très loin de l'époque où nous ne ferons plus des films en noir et blanc.» (A suivre.)

«Premières» genevoises 1943

Les projets des salles d'exclusivité.

Malgré les difficultés actuelles, les cinémas genevois vont offrir à leur clientèle ces mois — prochains un choix abondant des plus grandes productions du monde. Les programmes des salles d'exclusivité,

publiés dernièrement dans des journaux locaux, en font preuve.

Le cinéma A.B.C., dirigé par M. Chasalle, nous promet entre autres le nouveau chef-d'œuvre de William Wyler «Mrs. Miniver»,

avec Greer Garson et Walter Pidgeon ; « La Sérénade de Quat'Sous » (Penny Serenade) avec Irene Dunne et Cary Grant ; « Le Patriote de Virginie » de Frank Lloyd, avec Cary Grant et Martha Scott ; « Souvenirs » (Mr. Pulham Esq.) le nouveau film de King Vidor avec Hedy Lamarr et Robert Young, et « Un mauvais garçon » avec Clark Gable et Lana Turner. Suivent toute une série de comédies, dont beaucoup musicales, « Rêve d'Amour » de Reinhold Schünzel, épisode de la vie de Franz Schubert, avec Ilona Massey, Alan Curtis et Albert Bassermann ; « Un Dimanche après-midi » avec Olivia de Havilland et James Cagney ; « Les deux rivales » avec Joan Crawford et Robert Taylor ; « Fou par l'amour » avec William Powell, et deux nouveaux films de la série Andy Hardy. Citons encore quelques-uns des films policiers et d'aventures : « Le Port sous la brume » avec John Garfield et Ida Lupino ; « Johnny, le Gangster » avec Robert Taylor ; « La Terre des Révoltés », « Arizona », « Le Bandit de Wyoming » avec Wallace Beery, et « Le Retour du sonneur » d'après un roman d'Edgar Wallace.

L'*Alhambra*, sous la direction de M. Santoux, a également établi un programme très varié. Il comporte plusieurs grands films français dont nous citons « Le Duel » avec Yvonne Printemps, Pierre Fresnay et Raimu, « L'Assassin a peur de la nuit » avec Mireille Balin et « L'Âge d'Or » avec Elvire Popesco et Jean Tissier ; puis, trois films italiens, « La Couronne de fer », grand prix du cinéma italien 1941, « Le Chevalier noir » et « Une Aventure romanesque ». Parmi les productions américaines figure la nouvelle version des « Misérables » avec Charles Laughton, « Le Correspondant de guerre », avec Don Ameche et le petit Roddy Mac-Dowell, ainsi que « Un Soir de Brume » (Moontide), le premier film américain avec Jean Gabin.

La direction du *Molard* (Dr. Fuchs) présente, elle aussi, une riche sélection des nouvelles productions françaises, allemandes, italiennes et américaines. On y verra « La Symphonie fantastique » de Christian-Jaque, retraçant la vie de Berlioz, qui est incarné par Jean-Louis Barrault ; « Cartacalha, la reine des tziganes » avec Viviane Romance ; « Mademoiselle Swing » avec Elvire Popesco, « Chèque au porteur » et d'autres films tournés récemment dans les studios français. Le cinéma allemand est représenté par un film avec Zarah Leander, « Die grosse Liebe » (Un grand amour), puis par « Anneli ou l'histoire d'une noce » avec Luise Ullrich et Werner Krauss, « Anouchka » avec Hilde Krahel et « L'affaire Styx », film d'espionnage. S'y ajoutent deux films italiens : « La Courtisane de Florence » (La Cena delle Beffe) d'Alessandro Blasetti, et la réalisation du célèbre roman de Manzoni « Les Fiancés ». Fort nombreux sont les films américains, parmi lesquels la nouvelle production d'Alexandre Korda « Le Livre de la Jungle », d'après le chef-d'œuvre de Kipling ; « Madame con-

sent » (The Lady is Willing) avec Marlene Dietrich ; « Holiday Inn » avec Fred Astaire et Bing Crosby, et plusieurs films en couleurs, « Au-delà des Horizons Bleus » avec Dorothy Lamour, « Nuits de Louisiane » avec Bob Hope, « La Passe des Bahamas », épopée de la vie américaine, avec Madeleine Carroll et Stirling Hayden et, enfin, un grand dessin animé de Max Fleisher « Madame Punaïse s'en va-t-en guerre ».

Le « Livre d'Or » du *Rialto*, aux destinées duquel présidera désormais M. Ducarre, contient toute une série de nouveaux films français tels que « La fausse maîtresse » avec Danielle Darrieux ; « Fièvres » avec Tino Rossi ; « Premier Bal » avec Marie Déa et Fernand Ledoux ; « Histoire de Rire » de Marcel L'Herbier, avec Marie Déa, Fernand Gravey et Pierre Renoir ; « Le Pavillon brûle », également d'après une pièce théâtrale, « Le Val d'enfer » de Maurice Tourneur, avec Michel Simon ; et deux films policiers, « L'Assassin habite au 21 » avec Pierre Fresnay, et « Signé Picpus », avec Albert Préjean. Notons aussi deux films allemands, « Crepuscule » avec Emil Jannings, et l'opérette « Sang Viennois », avec Willy Fritsch. Enfin, il y aura dans cette salle un long défilé de grandes productions américaines, à commencer par « Lydia » de Julien Duvivier, avec Merle Oberon ; « La Femme de l'Année » avec Katherine Hepburn et Spencer Tracy ; « Tortilla Flat » avec Hedy Lamarr et également Spencer Tracy ; suivront plusieurs comédies musicales, « Sun Valley Serenade » avec Sonja Henie, « J'ai épousé un ange » avec Jeannette MacDonald et Nelson Eddy, l'opérette « Le Soldat de Chocolat » avec

Nelson Eddy et Risë Stevens, ainsi que deux grands films en couleurs « Soirs de Miami » avec Betty Grable et « Weekend in Havana » avec Alice Fay et Carmen Miranda.

Le *Studio 10*, dirigé par M. Wisswald, continue de cultiver les films anglo-saxons, présentés toujours en version originale. Entre bien d'autres films de qualité sont inscrits au programme : « Major Barbara » d'après la pièce de G. B. Shaw, avec Wendy Hiller, l'inoubliable interprète de « Pygmalion » ; « The Ball of Fire », grande production de Samuel Goldwyn, avec Gary Cooper et Barbara Stanwyck ; « The Bride Came C. O. D. » (Aller et Retour) avec Bette Davis et James Cagney ; une nouvelle comédie avec Irene Dunne « Unfinished Business » ainsi qu'un drame très original « We Are Not Alone » (Nous ne sommes pas seuls) avec Paul Muni ; on pourra y applaudir aussi « The Sea Wolf » (Le Loup des mers), tiré du fameux roman de Jack London, avec Edward G. Robinson, John Garfield et Ida Lupino. Mentionnons encore que le Studio 10 s'est réservé la primauté d'un film français « La Vie est magnifique » avec Jean Servais, réalisé déjà avant l'armistice.

Il convient de noter enfin que le cinéma *Excelsior* poursuit son activité en faveur des films allemands projetés toujours en version originale, et que le *Cinébreff* donnera, en dehors de la revue des actualités mondiales, d'intéressants documentaires scientifiques, de passionnants reportages et, en première vision, le « Boléro » avec Gitta Horvath, film suisse inspiré de la musique de Maurice Ravel.

« Qu'elle était verte, ma vallée »

Un chef-d'œuvre de l'art cinématographique.

Il n'est pas dans nos habitudes de publier dans ces colonnes des critiques des films qui passent sur les écrans suisses et dont la plupart de nos lecteurs peuvent ainsi se rendre compte eux-mêmes. Il n'y a pourtant pas de règle sans exception, et il nous semble juste de souligner la valeur exceptionnelle de l'œuvre magistrale de John Ford, inspirée du célèbre roman de Richard Llewellyn « *How Green Was My Valley* » (Qu'elle était verte, ma vallée).

Partout où ce film a été présenté — à Genève et Lausanne comme à Berne et à Zurich — il a remporté un succès sensationnel, partout il a recueilli les suffrages tant de la presse et de l'élite des spectateurs que du grand public prouvant une fois de plus qu'il sait apprécier les chefs-d'œuvre de l'art cinématographique.

Des divers témoignages de ce succès, des nombreux articles signés de nos meilleurs critiques, nous voudrions citer ici celui de notre distingué confrère M. Gilbert Trollet qui, par ses chroniques fort remarquées dans la *Tribune* de Genève, déploie un

effort constant en vue d'éduquer le public et de l'intéresser non seulement à certains films, mais aux divers problèmes du septième art.

« *Qu'elle était verte, ma vallée* », ainsi marque-t-il d'emblée, « est un film admirable, qui nous fait mesurer tout ce que nous perdriions si la production américaine, qui recèle de tels ouvrages, devait cesser un jour de nous parvenir. Des spectateurs, je sais, ne partageront point entièrement mon sentiment. Ils trouveront que ce dernier-né de John Ford pêche par un excès de stylisation ou d'idéalisation des personnages, ou par un tragique trop constamment affleurant, ou par un trop visible souci de faire œuvre picturale. Mais pourquoi le cinéma, qui s'est longtemps confiné dans une sorte de réalisme terre-à-terre, lorsqu'il ne donnait point dans le romantisme le plus gratuit, échapperait-il aux exigences de l'œuvre d'art ? Celle-ci, lorsqu'elle est valable, ne saurait faillir à traduire la vie même, dans toutes ses incidences, et l'être intérieur